

## Document Citation

Title	<b>Godard est-il nul?</b>
Author(s)	G.-M. (Georges Marc) Benamou
Source	<i>Globe</i>
Date	12/15/1985
Type	interview
Language	French
Pagination	
No. of Pages	7
Subjects	Godard, Jean Luc (1930), Paris, France
Film Subjects	Je vous salue Marie (Hail Mary), Godard, Jean Luc, 1985



# GLOBE

N° 2

## GODARD EST-IL NUL?

M 2666-2-30 F - Numéro 2-15 DEC./15 JAN. Belgique: 280 FB, Suisse: 10 FS, Canada: 6.95 \$, U.S.A.: 6 \$, G.B.: 3.80 £, Lux: 229 FL, Sénégal: 30 FF, Côte d'Ivoire: 30 FF, Maroc: 40 DH.

LA FRANCE RINGARDE • LES MAGNATS DE L'AUDIOVISUEL • HOLLYWOOD PAR HELMUT NEWTON  
LES OBJETS DE L'AN 2000 • LE ROI DES GHETTOS NOIRS • YMA SUMAC • VOYAGE EN MONGOLIE  
KOSINSKI • LE WHO'S WHO DU STYLE FRANÇAIS • LEWIS FUREY • **ESSENTIEL ET MENSUEL 30 F**



**Il est notre monument national. Adulé ou haï, il réussit, après 25 ans d'une liaison orageuse faite de bluff et de fulgurance, à créer une fois encore l'événement. A l'heure de la sortie de son livre-bilan *Godard par Godard* et de son passage à Apostrophes, des questions se posent, une longue visite s'impose.**

# GODARD EST-IL INUL?

**PAR GEORGES-MARC BENAMOU**





Un bureau à Neuilly. C'est un rez-de-chaussée. Tout blanc, tout vide. Des moquettes écornées et une table à tréteaux au milieu de... rien. Les restes de ses gros cigares dans le cendrier, deux téléphones débranchés, un manteau en cashmere bleu. Du bureau on voit la rue, un café fréquenté par des étudiants gais, l'arrêt d'autobus, la cabine publique. Ce lieu sans style, insigne et insensé bizarrement se meuble de ce vide dépouillé, de cet abandon, de cet anonymat. Inutile et essentiel, grave et léger, inachevé et parfait... comme ses films. On pense à ces chambres de bonne qui, dans les années soixante, abritaient ses héros traqués, on pense à l'appartement moderne du *Mépris*, au « camping » de Belmondo-Karina dans *Pierrot le fou*. On se souvient du grand Godard, de ce temps où l'on croyait au cinéma avant Godard et au cinéma après Godard, et où Truffaut disait : *A bout de souffle* aura marqué dans l'histoire du cinéma un tournant décisif, comme *Citizen Kane* en 1940. Godard a pulvérisé le système. Il a fichu la pagaille dans le cinéma... il a tout rendu possible. »

Reste la question, celle posée, ce mois-ci, en couverture de *Globe*. Cette question, on s'en doute ne pouvait venir que d'un homme – et d'une équipe – qui ont été, qui demeurent et qui seront peut-être longtemps encore des « godardiens ».

Il est clair que je ne serais pas qui je suis sans le lyrisme sec d'*A bout de souffle*, le romantisme froid de *Pierrot le fou*, la mélancolie des *Carabiniers*, l'humour de *Week-end* et d'*Une femme est une femme*. Il est clair que je tiens l'amateur de Delacroix, Bach, Artaud et des Évangiles, celui déclara un jour vouloir filmer « comme on fait une prière », pour l'un des monuments indépassables du cinéma contemporain.

Et il est clair enfin que son travail purement filmique, son audace formelle, son désir de rupture, sa quête de l'éveil, son art de la litote, de l'ellipse, du montage ou de la métonymie narrative sont, à mes yeux, au centre de la modernité.

Cela étant, cette fameuse question, nous la posons et nous l'assumons. Nous prenons même le risque, ce faisant, de tous les malentendus possibles y compris celui qui nous ferait applaudir par tout ce que Godard, par sa seule existence, a fort heureusement périmé. Alors, pourquoi ? Pourquoi cette formule dont l'impertinence et la violence ne nous échappe, bien entendu, pas ?

Pour un certain nombre de raisons dont je me dois de dire un mot en préambule à cet entretien.

Il y a tout d'abord ces deux ou trois choses que je sais de lui, un certain nombre de thèmes, de motifs qui courent à travers l'œuvre, et auxquels je me sens de plus en plus étranger au fur et à mesure que les années passent.

Ce rapport au politique, ce brechtisme mal digéré, toute cette insistance si éloignée des enjeux réels du cinéma d'aujourd'hui. Ce regard si terriblement puritain, reliquat de son enfance calviniste et de son dogmatisme sixties, qu'il porte sur les femmes aussi bien que sur l'argent ou les médias. Tous ces points de désaccords, j'allais écrire de dés-amour, ne suffisent, bien entendu, pas à condamner un auteur, qui, répétons-le est l'un des plus marquants de l'époque. Mais ils permettent d'expliquer une certaine distance.

Je suis persuadé, par ailleurs, que cette notion de « nullité » n'est pas si intempestive qu'on pourrait le croire. A cause de son propre goût pour le blasphème ou de son penchant naturel pour la provocation ?

Je dirais plutôt qu'elle trouve un sens, par le fait que nul n'a pris aussi sérieusement que lui l'hypothèse de la mortalité du genre culturel auquel il se consacre. Que nul n'a poussé si loin la tentative, à la fois géniale et folle, suprêmement ambitieuse et suprêmement suicidaire, de pousser le cinéma jusqu'à ce point de quasi anéantissement. Bref, parce que la question que nous posons est une question qui, au fond, appartient de plein droit à une œuvre fondée sur la mise en crise de l'illusion et du récit.

Godard ou le cinéma poussé aux limites de son anéantissement. Godard ou le rêve d'un cinéma « nullifié » à l'heure même de son accomplissement.

Tous les inconditionnels le sentent, il y a, dans la dernière partie de l'œuvre, celle qui fait suite aux années d'avant-garde, d'expérimentation et d'exil, comme un charme rompu, comme un prestige évanoui, comme un dialogue inachevé. Les détracteurs de toujours diront que le Godard nouvelle manière n'est que la vérité, enfin révélée, du Godard de toujours. Les nostalgiques de *Pierrot le fou* protesteront que le Godard marxiste-léniniste, palestinien, féministe, des années 70, leur a tué, sans recours, leur Godard, leur vrai Godard. Les historiens des idées ajouteront, peut-être, qu'il arrive à l'auteur de *Je vous salue Marie*, la même mésaventure qu'à tous les grands naufragés des avant-gardes du 20<sup>e</sup> siècle ; Godard ne connaît-il pas, dans son genre, le drame de tel romancier brisé par les délires formels de ces années militantes ? Ne vit-il pas l'épreuve endurée par tel ou tel peintre stérilisé par la frénésie conceptuelle.

Dans tous les cas, aujourd'hui, le problème se pose. Et on ne peut pas voir ses derniers films sans un certain malaise.

Et enfin, comment ne pas l'avouer, ce qui m'a décidé à poser la question, après beaucoup d'hésitations, c'est le contenu même de l'entretien.

J'arrivai ce jour-là, – la première de nos trois rencontres –, avec cette révérence muette et de principe qu'on ne peut pas ne pas avoir face à une telle figure.

Et puis, chemin faisant, à mesure qu'il déclarait, chuchotait, marmonnait ou déclamait, l'idole craquelait.

Comment conserver la foi, en effet, en se voyant opposer un bilan si passable de la Nouvelle Vague, en découvrant que les « chefs-d'œuvre » du maître ne méritent pas mieux que tel prototype automobile ; en se faisant expliquer que ses deux derniers films ne valent rien et qu'il se sentirait mieux si il ne les avait pas signés...

Comment ne pas sursauter en apprenant qu'il rêve de se faire produire par l'affreux Fechner, qu'il vient de céder aux avances du très hollywoodien Menahem Golan, et qu'au bout du compte il envie Claude Zidi...

Comment ne pas se scandaliser enfin en le prenant en flagrant délit de connerie, débitant avec assurance et inspiration, un ahurissant maelström idéologique, où l'on retrouve, pêle-mêle, une apologie du capitalisme sauvage, un corporatisme aux relents pétainistes, un antisémitisme quasi scientifique, et un poujadisme anti-médiatique à peine déguisé...

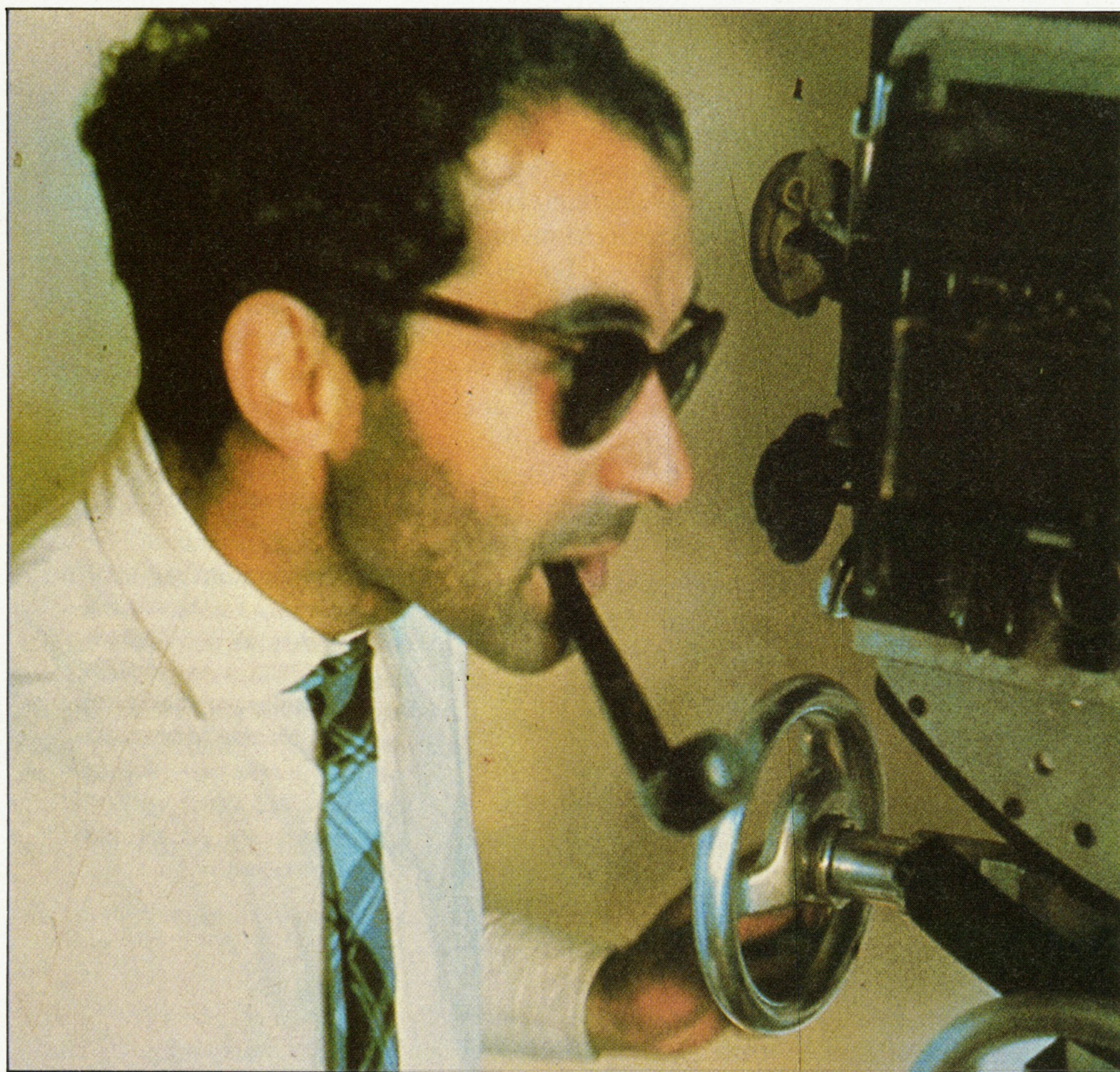
Alors, peut-être, verra-t-on au-delà de cette interpellation, la manifestation de ce piège relevé par Proust, dans *Le temps retrouvé* : ce danger de confondre un homme et son œuvre. On fera fausse route. L'intransigeance que nous a enseigné Godard ne saurait lui être dispensée.

Quant à la réponse, eh bien on la trouvera au fil de cet entretien. Et d'une manière plus diffuse, plus universelle, plus concrète, inscrite en creux, tout au long de ce journal. —●—

**Globe :** Publier un livre aujourd'hui qui s'appelle Godard par Godard, c'est un peu déposer son bilan. Ce face à face avec vous-même a dû faire resurgir pas mal de démons. Avez-vous toujours eu raison ?

**Jean-Luc Godard :** Non, certainement non. Mais il faut rappeler que notre génération, celle de la Nouvelle Vague, a été unique, isolée. Elle a été la première à s'être vraiment interrogé sur ce que devait être le cinéma... Faire de la critique, à l'époque, n'était pas une position stérile pour nous. Faire de la critique, c'était comme faire des films. Comme





parler de choses et d'autres. C'était une fonction sociale. Une fonction d'attrait. Une fonction de pouvoir. Ensuite, mais seulement ensuite, on a désigné l'auteur... Truffaut ou Rivette disaient alors que Delannoy ne savait pas faire de films, que *Chien perdu sans collier* était l'ennemi de la jeunesse...

**Globe :** Ah ! la fameuse méchanceté de la Nouvelle Vague !..

**J.-L.G. :** Oui, peut-être, mais nous étions méchants sans le savoir, sans le calculer... Sans prévoir que la nouvelle vague allait participer à son propre malheur. A celui des autres... En disant, par exemple, que n'importe qui peut faire un film, que n'importe qui peut être un auteur, que n'importe qui sachant vaguement filmer pouvait être un créateur. Sans y croire vraiment, d'ailleurs... C'est ainsi que, aujourd'hui, un crétin d'opérateur comme P.W. Glenn arrive à penser qu'il est capable de faire un film... Moi-même, je me rends compte que je fais moins bien des choses que je sais faire... Les deux derniers films que j'ai achevés, bon, eh bien ! je me dis que s'ils ne portaient pas mon nom, je me sentirais mieux...

**Globe :** Vous payez ?..

**J.-L.G. :** Ah ! oui ! c'est sûr...

*Là où on attendrait de la sécheresse, le ton prend une douceur désarmante. Quand il parle de cinéma, Godard est contagieux. Large, le dos*

*au mur, parfaitement « dans le cadre », il donne envie de le filmer, de graver sur la bande ses cheveux tristes et fous, sa barbe de trois jours, sa voix monocorde lente et scrupuleuse, jamais précieuse.*

**Globe :** L'idée que le label Godard ne rapporte pas...

**J.-L.G. :** Oui, mon public n'est pas grand... Peut-être parce que j'ai toujours cherché à faire des premiers films ou des derniers films... Parce que mon public bouge. Je touche les gens comme je peux. Quand ils sont en mouvement. Quand ils traversent un moment d'insécurité... Les films, disons commerciaux, eux, marchent très fort en période d'installation, de sécurité...

**Globe :** Comment expliquez-vous cette distorsion entre un Godard que tout le monde connaît et des films qui marchent mal ?..

**J.-L.G. :** Parce que, depuis vingt ans, on parle trop de cinéma sans en parler vraiment. Qu'on nomme trop le cinéma, à tout propos dans les journaux et à la télé. Qu'on désigne

trop les acteurs, le métier, et moi aussi. Qu'on néglige les films. Qu'on en oublie le sens, le contenu...

Si j'étais directeur du CNC, avec un vrai pouvoir, je dirais : « On ne parle plus des films dans les journaux et à la TV... » Ils sortiraient, avec leur nom, leurs vedettes et leurs sous-vedettes. Et puis, au bout d'un an, on ferait les comptes... Bref, si on préférait les films au cinéma, le cinéma irait mieux.

**Globe :** Et si vous faisiez un film totalement différent ? Si vous rompiez ?..

**J.-L.G. :** J'ai souvent pensé à faire un film en changeant tout. Je ne peux pas... Dans ce cas, il faudrait tout transformer. Il faudrait trouver d'autres visages, d'autres voix, un autre nom. Il faudrait une épuisante chirurgie esthétique.

**Globe :** Vous avez tout de même réussi à surprendre, jadis, avec *Le Mépris* !..

**J.-L.G. :** *Le Mépris* a été un échec. Tous mes films ont été des échecs d'ailleurs, sauf le tout premier. Et *Sauve qui peut la vie*, qui a été un petit succès. Aujourd'hui, je suis prisonnier de mon nom. Cerné. Piégé. Quoi que je fasse... C'est que je suis relié à un mot plus grand que moi, le cinéma... Je m'étonne toujours qu'à la frontière les douaniers me reconnaissent – eux qui n'ont certainement jamais vu un de mes films. Godard, c'est un nom qui s'est insinué, je ne sais pas comment. Un peu comme celui de Beckett... Ou de Duras... A la différence que Duras s'en est sortie récemment avec *L'Amant*. Oh ! remarquez !, Marguerite Duras, elle était déjà millionnaire avant de tirer autant... Elle avait trois maisons, Marguerite.

**Globe :** Comme quoi il ne faut jamais désespérer !..

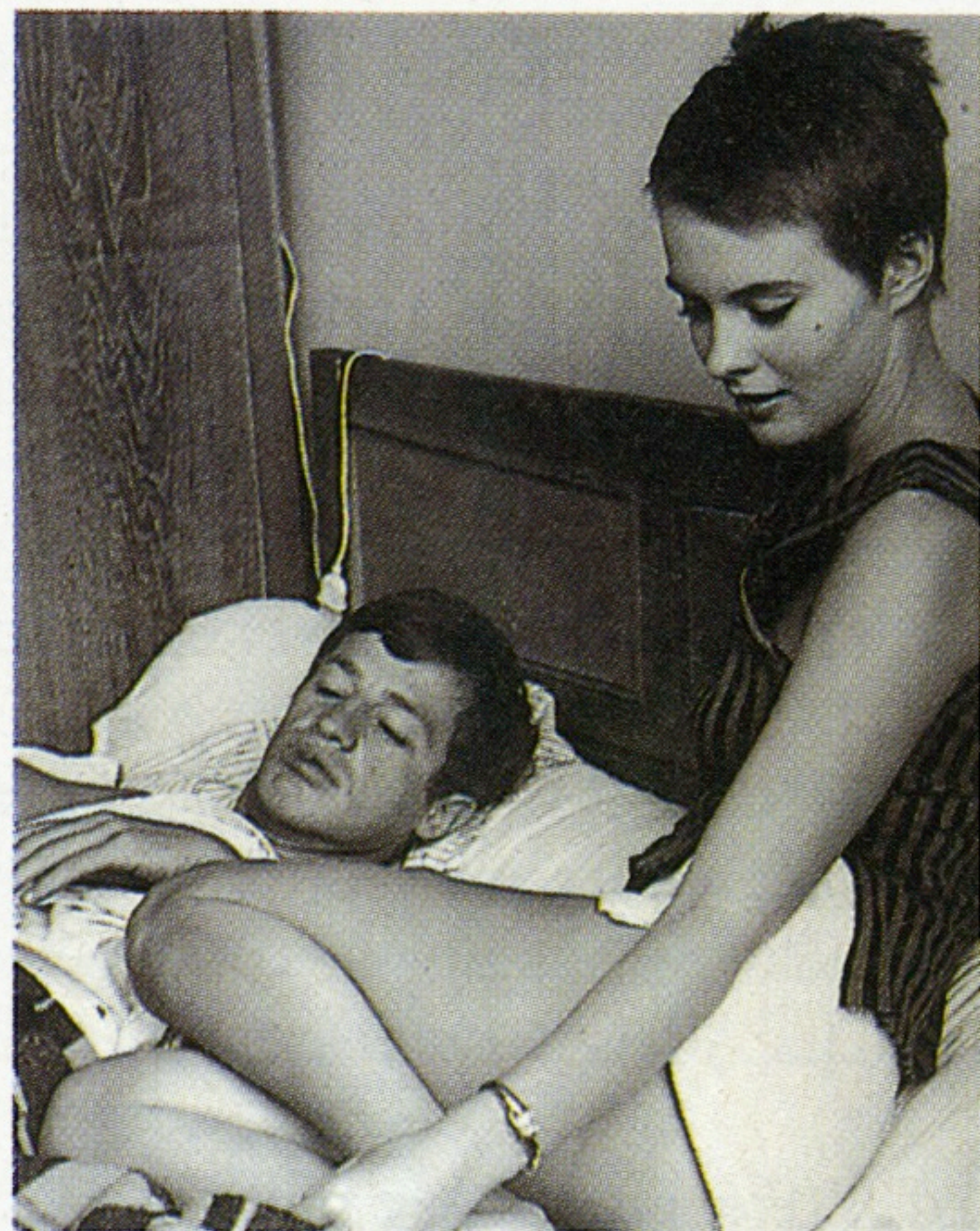
**J.-L.G. :** Non, pour moi, il est trop tard... A tel point que j'ai pensé à faire un film dans le plus grand secret, à le sortir discrètement en province d'abord, à Paris ensuite. J'ai failli le faire avec *Je vous salue Marie*. Je ne sais pas si j'aurai eu plus de public. Mais celui-là, au moins, aurait été réel !

**Globe :** Retour à la case départ, en quelque sorte. Un peu comme Romain Gary, tentant de renaître sous le masque d'Emile Ajar...

**J.-L.G. :** Je pense qu'il en est ainsi de tous les grands... Le désir d'être inconscient... La volonté de voir son œuvre libérée de son nom, de cette identité inscrite sur informati-

que, de ce sentiment de dépossession par les autres. Je supporte mal la consécration. L'affiche Godard déclenche en moi le sentiment de ne pas exister. Une sorte de glissement...

**Globe :** Cela remonte à quand ?



**“ Zidi a de la chance. Les films de Zidi existent plus que les miens. ”**



QUAND AVEZ-VOUS DECROCHE DE GODARD?

**Lazlo Szabo**

*Si c'était une femme, je me le ferais... Ce maître peut être dur ; il faut savoir le décoder.*

**Pierre Braunberger**

*Je n'ai jamais décroché. C'est le plus grand poète de notre siècle. Comme disait Cocteau : « Les excréments d'un poète sentent toujours bon. »*

**Philippe de Broca**

*J'aimerais savoir quand Godard a décroché de moi...*

**Thierry Mugler**

*J'ai moins aimé la période de Week-end dans les années 70. De toute façon, on préfère toujours un mauvais Godard qu'un mauvais... Heu... On ne citera pas de nom...*

**Christian Fechner**

*Je n'ai pas envie de me prononcer en ce qui concerne Godard.*

**Jean-Pierre Léaud**

*Oui j'ai décroché... Mais, quand il m'a proposé de tourner dans Détective, j'ai accouru.*

J.-L.G. : A quatre ou cinq ans...

Globe : Mais, au fond, ce glissement ne le recherchez-vous pas ?

J.-L.G. : J'ai tendance, c'est vrai, si je glisse, à accentuer la glisse. Sans toutefois buter sur un gros caillou... Zidi a de la chance. On parle moins de lui que de moi. Ainsi, on parle plus de ses films que des miens. Par exemple, on dira toujours : « Je tourne avec Godard. » Tandis qu'avec lui, on dira : « Je tourne dans *Les Ripoux*. Les films de Zidi existent donc plus que les miens... Je suis pourtant meilleur metteur en scène que Zidi, mais moins bon dans mon appréciation de ce qu'il faut faire à un moment donné. Chose que je découvre un peu aujourd'hui, comme producteur. De même que je disais à Truffaut qu'il était meilleur scénariste et meilleur producteur que moi, qui, en revanche, le dépassais dans la mise en scène.

Globe : Et vous êtes moins bon metteur en scène que qui ?..

J.-L.G. : Qu'Eisenstein... Mais je suis meilleur producteur que lui.

Globe : Quelles sont les images de vous qui vont rester ? Et est-ce qu'il va en rester, d'ailleurs ?..

J.-L.G. : Mes images, elles sont déjà dans la pub. De même que l'on y trouve la force d'Eisenstein. Depuis moi, la pub c'est : vous voyez un cheval, et vous pensez cigarette. Genre

Malboro. L'inverse étant plus difficile.

Globe : Quelques images passées dans le siècle. Mais aussi des déchets. Non ?

J.-L.G. : On ne fait pas toujours ce que l'on veut. J'ai dû faire des films qui n'auraient pas dû exister.

Globe : Mais faire un film, c'est grave ! c'est une responsabilité !..

J.-L.G. : La même que celle d'un constructeur automobile qui sort une marque, tâtonne et se ramasse... Les Américains, dans le cinéma, font de même. Ils dépensent beaucoup d'argent dans des projets sans lendemain. Ils font comme s'ils allaient faire, tout en sachant qu'ils ne feront pas. Ça leur permet de s'entraîner...

Globe : Vous avez donc fait un certain nombre de films mal ou trop tôt...

J.-L.G. : C'est comme si vous vous jetiez sur votre copine, et elle ne veut pas de vous. C'est pas qu'elle ne veut pas de vous vraiment, c'est que c'est pas le moment... Beaucoup de mes films sont faits ainsi, naïvement et inconsciemment. Je commence à me rendre compte que j'en ai fait pas mal ainsi... J'essaie aujourd'hui de mieux tenir compte des circonstances, et donc de faire ce qui peut se faire, et pas ce que je dois faire. Depuis quatre ou cinq ans, j'ai repris contact avec un cinéma, disons, plus traditionnel. Avec une manière, disons, plus rassurante de mener un projet, de le réaliser, et même de le vendre.

On parle de Robert Altman, « très américain » mais il le trouve assez à son goût. De Woody Allen « J'aime assez ». Puis de la haine que voue Altman à Allen. « Peut-être parce qu'il a plus de succès que lui. » Le succès, le public, parlons-en.

J.-L.G. : Il n'y a qu'Hitler qui ait voulu avoir un large public... L'important est d'avoir le public auquel on a droit. Un exemple : Beckett a son public et je suis sûr qu'il n'est pas jaloux du récent succès de Duras.

Globe : Ou même de Solers avec ses deux derniers romans ?

J.-L.G. : Oui... C'est d'ailleurs un ancien camarade d'école.

Globe : Un complice ?

J.-L.G. : Oui et non.

Globe : Que pensez-vous de son itinéraire ? De son passage d'une écriture expérimentale à une écriture, disons plus classique ?

J.-L.G. : ...

Globe : Ça lui a permis de toucher le grand public...

J.-L.G. : Etrange... Avec un livre, si on fait 200 000, on dit « très grand public ». Avec un

film, on parle d'échec...

Globe : Pourquoi cette différence ?

J.-L.G. : Ben... les gens aiment diviser pour régner... J'estime avoir le même public que lui, mais le mien ne compte pas. Etrange...

Quand il aborde les questions de finances, Godard fait effectivement penser à ce « petit commerçant suisse » qu'il prétend être. Mais, par certains côtés, il faut aussi penser à un gestionnaire d'avant-garde. Ses idées sur la production des films reflètent ce curieux mélange.

J.-L.G. : Les 9/10 des producteurs de cinéma ont toujours perdu de l'argent. C'est une industrie de dépenses, pas de gain. Une industrie somptuaire, contrairement à la TV ou à la vidéo. Georges Bataille là-dessus a écrit : *La Part maudite*. Il a raison de dire que le cinéma implique le sens du sacré, du sacrificiel, distingué chez les Aztèques... Le cinéma c'est fait pour dépenser... J'ai mis longtemps à me rendre compte qu'avoir du pouvoir sur un film, c'est avoir le pouvoir de dépenser l'argent de la production. C'est ça le plaisir...

Globe : Mais vous le dépensez, semble-t-il, avec parcimonie. Les films que vous produisez ne coûtent pas cher...

J.-L.G. : J'aime beaucoup la gestion... Le commerce, c'est du dialogue... Les épiceries tunisiennes, si elles marchent, c'est parce qu'il y a du dialogue. Dialogue et produit vont ensemble...

Globe : Vous êtes un bon vendeur, paraît-il...

J.-L.G. : Ça me vaut d'être un peu respecté, un peu seulement.

Globe : Voulez-vous dire que les producteurs qui gagnent de l'argent restent aveugles à ce côté sacré du cinéma ?..

J.-L.G. : Il y en a un ou deux qui gagnent de l'argent ! Mais ils le reperdent. Dorfman a été vingt fois milliardaire... Comme la plupart il a toujours replongé... D'où ce côté sacrifice, consommation au sens de « consumer ». Malraux avait une belle expression, il disait : « L'art est comme l'incendie, il naît de ce qui brûle... » Les producteurs ont souvent plus d'idées, une vision plus précise de ce qu'est un film que les metteurs en scène. Ils sont même parfois plus auteurs que les réalisateurs, englués dans leurs problèmes de gloire et de création... Un exemple, je suis sûr

que si je demandais à ce pauvre Tavernier si il se trouve égal de tel metteur en scène important, il dira « oui ». Sans hésiter... Un comble !..

Globe : Vous avez déclaré que vous n'étiez qu'un « petit commerçant suisse ». Depardieu, ►



“Les épiceries tunisiennes, si elles marchent, c'est qu'il y a du dialogue.”



lui, raconte que vous avez envie de gagner de l'argent... clandestinement.

**J.-L.G.** : J'ai surtout envie d'en dépenser... pour faire des films. Pas pour acheter des bagnoles. Pas pour avoir une splendide maison. Je vis avec le minimum, dans un deux pièces, ça me suffit. Par contre, j'aimerais bien avoir 600 millions pour faire le plan dont je rêve.

**Globe** : 600 millions de centimes (le cachet de Depardieu dans Rive droite, Rive gauche) ce doit être le prix de trois films pour vous...

**J.-L.G.** : Oui... Je n'ai jamais fait de films à plus de deux millions. Je dispose de deux ou trois millions pour travailler. Et c'est énorme...

**Globe** : Et si demain, on vous donnait 3 milliards pour faire un film ?..

**J.-L.G.** : Je les mettrais de côté. Je ferais cinq ou six films pour ce prix là... Si j'étais producteur de Marche à l'ombre, je réinvestirais tout dans des films.



“Mitterrand sera seul, comme moi sur un film.”

**Globe** : A ce propos, que pourrait être une conversation entre Fechner et vous ?

**J.-L.G.** : J'aimerais bien le savoir. Je lui ai demandé quatre fois rendez-vous en deux ans. En vain... Dommage, j'aurais eu besoin de quelqu'un comme ça pour mes films. Comme un sportif a un entraîneur. Mais mes films ne l'intéressent pas.

La conversation subitement se porte sur les médias... Son attitude de refus semble s'être dissipée. Il consent désormais à se montrer, à parler. A se prêter au jeu avec malice et habileté.

**J.-L.G.** : Je me rends compte que l'on parle avec les journalistes sans raison. Sans qu'ils aient quelque chose à me dire ou à nous dire, mais parce qu'il y a une sortie de film. Une espèce de faux événement... Du coup, on ne parle plus du tout à ceux avec qui on fait les films. C'est un peu comme si l'on fait un enfant et que l'on va en parler à un journaliste de préférence à sa mère, son frère ou même sa concierge. Voilà !..

**Globe** : Vous avez un jour dit, dans le Nouvel Obs que Christine Ockrent était une criminelle. Pourquoi ?

**J.-L.G.** : Oui... du coup, après m'avoir invité, elle m'a annulé. J'avais dit, en fait, que la plupart des journalistes étaient des criminels. – Le criminel, ce n'est pas Hitler, c'est celui qui ne fournit pas les informations. Les journalistes sont des fabricants de malheur. Je pense sou-

vent que ce ne sont pas Mitterrand, Fabius ou Lang qui causeront la perte des socialistes, mais Libé et le Nouvel Obs... Alors qu'ils devraient remercier le gouvernement d'être plus libres que sous la droite !..

**Globe** : Allons, allons, vous charriez !

**J.-L.G.** : Mais oui !.. Car il est plus difficile de critiquer un ami qu'un ennemi.

**Globe** : Vous restez encore à gauche, tout de même ?..

**J.-L.G.** : Je vais de gauche à droite.

**Globe** : En 81, pourtant, certains ont cru voir en vous un cinéaste quasi-officiel !

**J.-L.G.** : Je suis simplement allé voir Lang pour lui proposer un projet. Le but était de se servir du cinéma comme d'un système expert, en matière sociale sociologique aussi bien qu'économique. Une micro-société modèle, en quelque sorte... Il a débloqué quelques crédits. C'est bien. C'est tout...

**Globe** : « De gauche à droite », dites-vous. Il est vrai que certains de vos amis vous prenaient, dans les années 60, pour un anar de droite...

**J.-L.G.** : Oui, anar de droite, parce que, pour moi, être anar, c'était être de gauche. Et puis de « droite », pour dire aux autres « je suis de gauche mais pas comme vous »... Ça n'a pas toujours été bien compris. Je me souviens, j'avais fait un film comme ça confus, mais pas dépourvu de qualités, *Le petit soldat*. Il a été vomi par tout le monde. Il a même été interdit. Je me souviens, je m'étais fait insulter par Rivette, très à gauche et très influent alors. Nous étions à l'époque du 13 mai 58, et il a très mal pris un très beau plan, très physique, de voitures qui klaxonnaient « Algérie Française ». Je l'avais fait innocemment. Je tentais de l'en persuader. Et il me disait : « Il y a des choses avec lesquelles on ne plaisante pas, Jean-Luc... »

**Globe** : Et vous, vous plaisantez vraiment avec tout ?..

**J.-L.G.** : Oui, je plaisante de tout...

**Globe** : Les prix, les Oscars, les Césars par exemple, vous vous en fichez ?

**J.-L.G.** : Non !.. J'aimerais bien en avoir.

**Globe** : Lesquels, de préférence ?

**J.-L.G.** : Le Prix Delluc... Il compte encore pour moi.

**Globe** : Vous l'avez manqué de peu, l'an dernier avec Je vous salue Marie...

**J.-L.G.** : J'étais en concurrence avec Rossif. Ils ont finalement préféré un troisième film... Bien des gens me détestent.

**Globe** : Qui ?

**J.-L.G.** : Dans ce cas précis, Claude Berri... Georges Charensol.

Pour passer du cinéma à la vie quotidienne, Godard n'a besoin d'aucune transition. Dans son propos, ils restent inéluctablement mêlés. D'un seul coup, c'est le monde du travail qui l'inspire.

**J.-L.G.** : Les gens se plaignent pour un rien, aujourd'hui. La crise ? Connais pas. Ils gagnent, pour la plupart, plus que ce dont ils ont besoin, et ils se plaignent... A partir de 7 000, 8 000 ou 9 000 francs par mois, je considère que l'on vit sans problème... Je crois simplement qu'on abuse. C'est dans le cinéma qu'on le voit le mieux.

**Globe** : Et vous aussi vous abusez ?

**J.-L.G.** : Non, je vis avec un rien. Je ne gagne rien d'ailleurs. Je ne fais que dépenser... Dans mon cas, c'est un peu spécial, je suis tellement confondu avec ma société qu'on peut dire qu'il y a abus de biens sociaux... Je n'ai rien à me reprocher, pourtant. Il arrive que, sur un film, je ne me donne pas mon cachet... Il n'en reste pas moins que si les gens créaient plus d'entreprises, ça irait beaucoup mieux. Il y a des risques, bien sûr, mais il y a un pouvoir plus grand aussi... Mais les gens ne veulent plus prendre de risques, de nos jours. Je le constate sans cesse. Les techniciens de cinéma ne veulent plus prendre de risques. Les comédiens installés ne veulent plus prendre de risques, même des comédiens que vous avez fabriqués. C'est pourquoi j'emploie parfois des acteurs sur le déclin.

## Alain Terzian

Je n'ai jamais décroché de Godard... Je suis passionné par ses cinq premiers films.

## Brigitte Bardot

Godard... le Mépris... Masculin, Féminin... un très mauvais souvenir. Entre nous, ça a toujours été de la terre à la lune. Et pourtant, j'ai tout essayé : être gentille, séduisante, intellectuelle... Cet homme n'a aucune générosité. Il n'a pas de vrai talent.

## Jean Becker

Après Pierrot le fou, il pouvait tout faire, ça m'était égal.

## Bernard Attali

Jamais, mais à partir de Je vous salue Marie j'ai un peu moins senti le message.

## René Clément

Tout ce que je sais, c'est que lorsque j'ai commencé à réaliser, j'ai mis au point des découvertes, alors les redécouvertes, je n'en ai rien à faire.

## Claude Chabrol

Non, je n'ai pas décroché. Lui avait décroché, après 68, avec certains films militants qui n'ont pas été le meilleur de son œuvre...



**Globe :** Vous avez même déploré que les ouvriers n'aiment plus leur entreprise, leur outil de travail...

**J.-L.G. :** Je pensais à ceux de Talbot en disant ça... Ces ouvriers là ne pouvaient pas aimer Talbot. Tout simplement parce que Talbot n'a jamais existé... Ici encore, on a nommé la Chose avant même qu'elle n'existe... Alors que les Japonais, eux, ont su créer la Chose, prouver, démontrer qu'elle marchait bien, avant de lui donner un nom, une existence. Ils ont su amener ce moment où l'on a pu dire : « Ah, c'est une Toyota... J'en veux une... ».

**Globe :** Vous avez une drôle de vision du monde du travail. Un tantinet paternaliste et pétainiste !..

**J.-L.G. :** Mais non !.. Je comprends que, dans l'industrie, sur une grande échelle, et dans de mauvaises conditions de travail, il soit difficile d'aimer son outil de travail... Il y a tout de même quelque chose de curieux, par exemple que la « Super 5 » parvienne à exister tout en marchant mal. Alors que la « 4 cv », elle, a marché puis existé. Le nom « 4 cv » n'est venu qu'après... Je ne sais pas à quoi c'est dû. Un phénomène très français, peut-être. Le fait, qu'en France le pouvoir de dire ait toujours été plus fort que celui de faire... C'était un peu notre cas lorsque, jeunes turcs, nous nous amusions à faire et défaire des films, au bout de notre plume.

*La nostalgie n'est pas son fort. Il évoque sans mal, mais d'une façon presque clinique, les années militantes, du côté de Grenoble et de Kafr Kacem. Il ne regrette rien. Il n'a pas déserté. Il n'a jamais vraiment quitté son ami Arafat, si révolutionnaire-romantique. Il est resté le même... Ne désigne-t-il pas toujours le sionisme et les sionistes comme l'ennemi ?..*

**J.-L.G. :** Israël existe, certes, mais personne ne s'est encore vraiment et sérieusement penché sur cette question. Personne, par exemple, n'a eu la curiosité de comparer les contours de cet état à une cellule cancéreuse en progression. Personne n'a jamais pensé à juxtaposer le sionisme et tel virus, maléfique ou pas... On pourrait ainsi trouver quelques réponses à ce mystère. Un enfant y verrait, peut-être, d'étonnants rapprochements – qui n'auraient d'ailleurs que la valeur d'un rapprochement... Cela ne suffirait pas à nous libérer. Il n'empêche que le fait d'avoir vu permettrait de se parler à soi-même.

**Globe :** Evoquer le cancer à propos d'Israël et des juifs !.. Vous nous resservez les fantasmes

nazis les plus fous !..

**J.-L.G. :** ... Parler, montrer une image, ça n'a jamais été un crime. Ça permet de dire tout et le contraire, de répondre, de s'interroger. De se demander, par exemple, pourquoi Israël n'a pas de cinéma. C'est drôle, un pays sans cinéma !..

*Le « mystère juif » reste entier, irritant, obsédant pour Godard. Il en parle mal, de façon absurde, dangereuse même. Et puis voilà, qu'au détour d'une confidence, il perce le secret. Sans s'en rendre compte. Sans vraiment le vouloir. Soudain, le fils indigne de cette grande bourgeoisie suisse et « vaguement collabo », trouve le ton juste pour parler d'errance et d'exil, valeurs juives, s'il en est...*

« J'ai été habitué à traverser les frontières, de par mon éducation, ma formation, ma vie. Depuis tout petit. J'ai vécu sans cesse entre ici et ailleurs. Sur deux pays. Genève à Vichy – où je suis pour la première fois systématiquement

allé au cinéma. « Vichy pour moi, c'était les vacances, un transit de vacances par rapport aux autres... C'est peut-être cela, cette errance précoce qui m'a fait détester le nationalisme, le patriotisme, tout ce qui ressemble à un sentiment d'appartenance.

**Globe :** Comment expliquez-vous que la France ait obstinément refoulé la vérité de ces années noires ?..

**J.-L.G. :** Mais parce qu'il n'y a pas eu de films... Les Français ont eu peur des films. Tant que ce sont des comédies, genre *La Grande Vadrouille* ou *Papy fait de la Résistance*, ça va... Seuls les Italiens ont réussi à bien parler de cette époque.

**Globe :** Pourquoi cela ?..

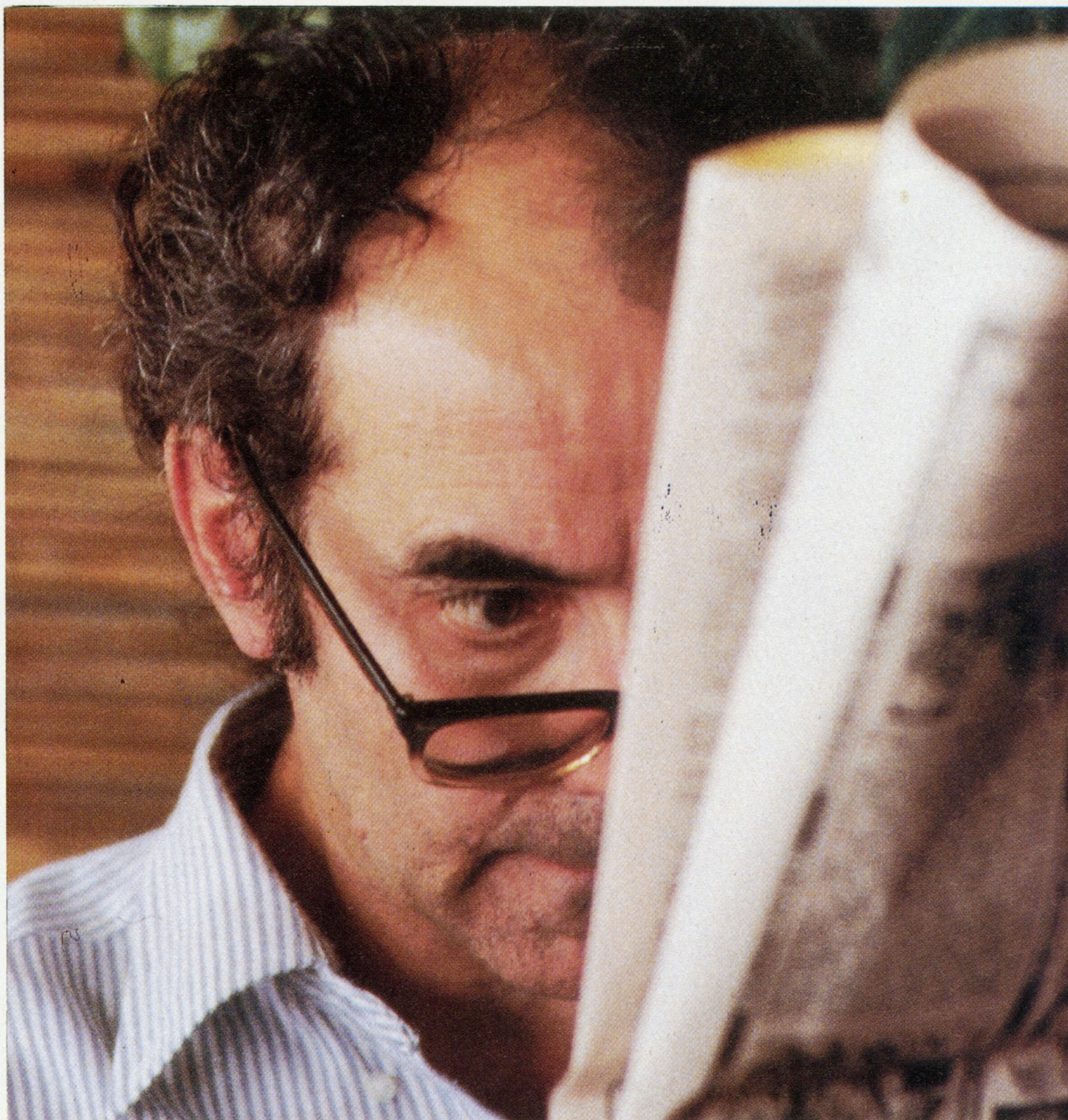
**J.-L.G. :** Parce que c'est le seul peuple qui n'ait pas combattu. Et que le cinéma a représenté, pour lui, une manière d'identité.

*Grotesque. A tout propos, à propos des acteurs, de la télévision, de la vie-sauve-qui-peut, des autres certainement, et de lui peut-être, de la politique aussi, le mot revient. Grotesque.*

**J.-L.G. :** On rit du grotesque parce qu'on s'en veut d'avoir été grotesque. D'avoir frôlé le grotesque. Ou d'être passé du sort du monde au sort de soi, tout simplement... —●—



**“Libé et le Nouvel Obs causeront la perte des socialistes.”**



ENQUÊTE : LEO BERTI - PHOTOS : THOMAS - CINESTAR - SWINERS/TOP - CAHIERS DU CINÉMA - GAMMA